



Critiques | Littérature

La faute originelle du « petit boche »

Konstantin, né après l'exécution de son père nazi, supporte sa vie entière le poids de la culpabilité. Christoph Hein, implacable

PIERRE DESHUSSES

Il n'a jamais connu son père, mais son ombre le poursuit partout. Son ombre et son nom : celui d'un criminel, à la fois industriel et dignitaire pour lancer le projet d'un camp de concentration aux abords de son usine. Né le 14 mai 1945, Konstantin n'a jamais connu cet homme exécuté par les troupes polonaises. Mais *nomen est omen*, dit l'adage latin : le nom est présage. A tel point que la mère

décide de reprendre son patronyme de jeune fille et de le donner à ses deux garçons, Konstantin et son frère Gunthard. Désormais, ils ne s'appelleront plus Müller, mais Boggosch.

On ne se lave pourtant pas aussi aisément de son passé et le stigmatisme ne disparaît pas. Surtout dans une petite ville où tout se sait, de surcroît dans la zone occupée par les Soviétiques où les autorités sont décidées à ne rien oublier. La chose aurait-elle été différente dans la zone occupée par les Occidentaux ? Le lecteur peut se poser la question, même si la comparaison entre les deux Allemagnes de l'époque n'est pas le propos de ce roman. En effet, comme presque tous les récits de

Christoph Hein (né en 1944 en Silésie), ce livre qui embrasse une période de plus de soixante ans, se passe exclusivement à l'Est, avant et après la réunification, à l'exception d'une période de deux années à Marseille.

Ce sont d'ailleurs les plus belles de la vie de Konstantin. Une période cruciale, car elle marque un rendez-vous raté avec l'histoire, avec son histoire. Empêché de poursuivre sa scolarité à cause de son père, Konstantin décide d'aller en France s'enrôler dans la Légion étrangère, là où les noms n'ont plus d'importance. Mais il n'a que 14 ans et l'affaire est vite réglée. Refusé, il se retrouve sur le pavé d'une grande ville inconnue. Hein a beau préciser en



début d'ouvrage que « *des événements authentiques sont à l'origine de ce roman et que les personnages ne sont pas inventés* », on devine que la fiction a aussi sa part, tant les symboles et les circonstances sont romanesques.

L'enfant d'un salaud

D'abord, Marseille est le port de la liberté promise d'où sont partis de nombreux candidats à l'exil fuyant le régime nazi. Ensuite, Konstantin est recueilli par un groupe d'antiquaires, anciens résistants, qui accueillent paternellement ce « *petit boche* », comme ils disent, montrant ainsi que tous les Français ne sont pas animés par l'esprit de vengeance. Konstantin travaille pour eux

comme interprète, jusqu'au jour où il prend peur et croit qu'on va découvrir sa véritable identité. Au lieu de profiter de l'occasion pour montrer que la faute qui pèse sur les Allemands pèse aussi injustement sur la génération née après la guerre, et que l'on peut être l'enfant d'un salaud sans en être un soi-même, il rentre en Allemagne de l'Est quelques jours seulement après la construction du Mur. A rebours de ce que d'autres font pour fuir ce pays.

Après avoir surmonté de nombreuses entraves dans ses études et sa carrière, il devient professeur puis directeur de lycée, avant que l'heure de la retraite ne sonne et qu'une journaliste ne

vienne l'interviewer pour le jubilé du lycée. Il refuse tout net. Il y a un côté chrétien dans cette façon de s'obstiner à supporter seul et en silence la « faute originelle ». Il s'appelle d'ailleurs Konstantin, un nom d'origine latine, alors que son frère, qui a réussi à reprendre l'affaire familiale, porte un nom archi-germanique: Gunthard. *Nomen est omen*: quand on s'est débarrassé du nom, c'est le prénom qui devient présage. ■

L'OMBRE D'UN PÈRE
(*Glückskind mit Vater*),
de Christoph Hein,
traduit de l'allemand
par Nicole Bary,
Métailié, 500 p., 23 €.